

Jamel Debbouze contre le sens du vent

En scène pour plusieurs semaines avec son nouveau one-man-show, du Casino de Paris à l'Olympia en passant par le Bataclan ... Jamel Debbouze, contre le sens du vent

«Ce qu'on me dit le plus souvent en interview, c'est : «Vous êtes l'acteur le mieux payé de France, c'est extraordinaire !» Ah les bâtards ! Ce qui est normal, c'est qu'on touche 3 700 francs à travailler à la Comatec, qu'on galère derrière le smic, qu'on touche la Cotorep ou le RMI ?» Il est toujours réjouissant de rencontrer Jamel Debbouze. Le trait est toujours droit, le nerf toujours vif. On l'a appelé trublion, ludion, lutin, mille petits noms attendris devant le miracle de cette renommée imprévisible – «Je suis un rebeu d'un mètre soixante-cinq, à peu près cinquante-cinq kilos, avec un bras dans la poche. Normalement, avec ça, je ne peux que coller des timbres.»

C'est pourquoi il retrouve la scène avec un nouvel one-man-show, qui s'installe ce soir au Casino de Paris avant de passer au Bataclan et à l'Olympia puis de repartir en tournée en février. «Je n'aurais jamais osé espérer être là où je suis. Je vais y rester, mais pas de la manière dont eux l'ont prévu. Ça passe par ce spectacle, par ce qu'il raconte, par sa forme.» Une fois de plus, il va raconter sa vie sur scène. C'est ce qu'il voulait, après tout, lorsqu'il a commencé à prendre des cours d'improvisation théâtrale à Trappes. Ce qu'il a fait dans les années 90 en radio et en télévision était aussi dirigé en ce sens : présenter son premier one-man-show «dans de bonnes conditions». Il a terminé sa première tournée à l'Olympia en 2000. «Atypique», dit-il, toujours entre fierté et surprise.

Et il a été l'étourdissant Numérobis d'Astérix et Obélix : mission Cléopâtre – près de quinze millions de spectateurs en salle et un extravagant jackpot, puisque son contrat prévoyait un bonus d'un franc par spectateur au-delà de huit millions. «Après, j'aurais pu être d'accord pour La Beuze, pour Chouchou – toutes les comédies m'ont été proposées. Je n'ai rien fait et, pourtant, on m'a proposé des chèques incroyables – pas des scénarios, des chèques. Je veux faire des trucs qui durent, dont mes enfants seront fiers.»

Quand on parle de double culture, il revendique volontiers France et Maroc, mais aussi la pauvreté et l'aisance. «Je suis issu des bidonvilles de Taza, je suis issu de Barbès et Trappes. La misère, je la connais. Aujourd'hui, je suis de l'autre côté.» Il a déménagé à Saint-Germain-des-Prés. «J'ai mis deux ans à trouver. Si un appartement m'intéressait, je n'intéressais pas le propriétaire. Tu peux avoir le salaire que tu veux, tu peux avoir fait Astérix, mais si tu t'appelles Jamel...» Eh oui, ce que la télévision appelle le «débat de société» n'est pas très loin, entre euphémisme et langue verte : «Ça reste relativement relou et ça ne risque pas de bouger. On a de moins en moins la cote : il y a de temps en temps Zizou qui met des beaux buts, mais de temps en temps Saddam Hussein qui fout la merde.»

Il a l'impression que son succès est arrivé malgré une certaine France. Et il y a quelque chose de vigoureusement politique dans ses blagues, lorsqu'il parle de son quartier «où les ascenseurs sentent tellement la pisse que même dans ta chambre l'ascenseur sent la pisse».

Quand on lui demande quels sont ses modèles de carrière, il cite notamment Mohammed Ali – «un discours politique cohérent, une formidable image de dévouement, de sincérité, de générosité». Dans ses interviews, le boxeur disait aux enfants de se brosser les dents : puisque les Noirs avaient moins facilement accès aux soins dentaires, ils risquaient de perdre leurs dents à la première carie – «ça n'a l'air de rien mais c'était d'une pertinence incroyable». Et puis Jean-Pierre Bacri : «Il me fait penser à Alceste : jamais d'accord, il voit dans chaque situation des choses que les autres ne voient pas.» C'est Bacri qui lui a fait découvrir *Le Misanthrope*, et avec qui il travaille depuis trois ans à l'écriture d'un long-métrage.

Chez Jamel Debbouze aussi, il y a volontiers beaucoup d'Alceste sous la chaleur du sourire. «J'ai décidé de subir le moins possible. Je n'ai pas de patron, j'habite où je veux, je fais ce que je veux de l'argent que j'ai gagné, je ne vais pas dans le sens du vent.» Le sens du vent ? «C'est être debout sur une table dans une boîte de nuit, en train de prendre de la drogue avec des filles faciles. Le sens du vent, c'est tourner n'importe quelle merde.»

Au contraire, il assume fièrement tous ses films, de l'anecdotique *Le Ciel, les Oiseaux et ta mère* à son apparition remarquée dans *Le Fabuleux Destin d'Amélie Poulain*. Il a enregistré un titre avec Snoop Dogg, tourné une scène dans le prochain film de Spike Lee, qui est à Paris pour réaliser la captation de son spectacle. Mais il refuse de se croire arrivé : «Il n'y a que les années qui parleront. Dans trente ans, je trouverai peut-être normal d'être assis dans un bel hôtel devant une sole meunière à faire une interview. Mais c'est un miracle : normalement, je devrais être en train de courir après des intérim.» Fier, mais pas trop quand même : «Je veux pouvoir rentrer dans mon quartier avec ma Ferrari. Si je viens pour me pavaner – sur la tête de ma mère –, ma Ferrari elle brûle. Tant que je suis sincère, je n'ai aucun problème».

Figaro - 23 Décembre 2003